

Sergio ou le chemin du silence

Le soleil même la nuit de Paolo et Vittorio Taviani

Marie-Claude Loiselle

Cinéma québécois et question nationale
Number 52, November–December 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22505ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loiselle, M.-C. (1990). Review of [Sergio ou le chemin du silence / *Le soleil même la nuit* de Paolo et Vittorio Taviani]. *24 images*, (52), 80–80.

LE SOLEIL MÊME LA NUIT

DE PAOLO ET VITTORIO TAVIANI

SERGIO OU LE CHEMIN DU SILENCE

par Marie-Claude Loisel

Il y a toujours eu dans le cinéma des frères Taviani le signe d'un attachement profond à la terre. Les personnages de *Padre Padrone*, *Le pré*, de *La nuit de San Lorenzo* ou de *Kaos* donnent le sentiment d'avoir été modelés à même la substance des lieux et du paysage où ils apparaissent. C'est sur la nature que se pose, sans répit, le regard de ces cinéastes dont la sensibilité particulière s'inscrit dans la tradition artistique italienne prenant source à la Renaissance avec des peintres tels Vinci, Bellini ou Raphaël.

Dans *Le soleil même la nuit*, le parallèle entre l'homme et la nature s'incarne dans la présence symbolique de l'arbre. L'arbre auquel l'enfant adresse un vœu au début, l'arbre sur lequel le père Sergio viendra trouver réconfort par la suite apparaissent comme un symbole de la situation même de l'homme sur terre : à la fois enraciné au sol, à son irrémédiable matérialité et sans cesse tendu vers le ciel, vers le divin inaccessible. C'est ainsi, par cette mise en parallèle, que ces images de la nature propres aux Taviani acquerront ici une dimension presque sacrée déjà palpable dans leurs précédentes réalisations (mis à part *Good Morning Babylon*).

Le film se partage en deux parties inégales. Dans le premier tiers, les cinéastes pratiquent une esthétique dont le brio, quoique accompli si on le juge sur un plan strictement conventionnel, laisse transparent une rigidité et une froideur devant un univers peu en accord avec ce qui est l'essence de leur cinéma. Dans la seconde partie, quittant les lieux de la noblesse pour la terre d'exil, le style se fait plus dépouillé et vient se fondre à la plénitude du lieu : paysage fantomatique, à la fois aride et vibrant de lumière. Celui-ci, du coup, devient l'écho de la quête de Sergio venu chercher silence et solitude dans l'isolement d'un ermitage.

L'arbre refait son apparition au milieu du paysage mais plutôt que médiateur entre l'homme et le divin comme dans la première séquence, il incarne ici le silence de Dieu. En venant de nouveau évoquer la dualité entre la terre et le ciel, il vient aussi rappeler et souligner celle du personnage,



Le futur père Sergio (Julian Sands) et sa promise (Nastassja Kinski).

déchiré entre sa soif de reconnaissance et son désir d'abnégation face à Dieu. À mesure que le sacré se dérobe, Sergio raffermir les liens qui l'unissent à la terre et la nature, comme l'évoque cette séquence où l'ermite se laisse bercer par l'idée de fuir incognito, déguisé en berger. La succession d'épreuves auxquelles il sera confronté, plutôt que de donner accès à la voie divine, le ramènera progressivement vers la terre, véritable lieu originel. Vers la fin, Sergio confiera à un homme déchu et démuné : «Celui qui cherche Dieu ne le trouve pas. Celui qui cherche la vérité trouvera peut-être Dieu». Cette vérité, ce sera un vieux couple de paysans qui la lui transmettra.

De la beauté digne et tranquille de ce vieux couple, de leur masse statuaire se dessinant dans le paysage émane une réelle grâce. Le cinéma des Taviani impose toujours la présence forte des corps dans l'image : la beauté intense et lumineuse de Nas-

tassja Kinski filmée en clair-obscur, la sensualité d'Aurelia, l'aventurière de passage. Des corps qui empruntent aussi parfois des attitudes presque chorégraphiques : le corps courbé de Sergio, ployant sous le vent ou celui de Matilda (Charlotte Gainsbourg) penché sur un bol de lait pour boire. Ces corps pétris de leur attachement terrestre expriment pourtant le germe d'une vérité silencieuse d'où émerge le divin. Là précisément se situe la filiation la plus évidente des frères Taviani avec les peintres italiens de la Renaissance. ■

LE SOLEIL MÊME LA NUIT

Italie-France-Allemagne 1990. Ré. : Paolo et Vittorio Taviani. Scé. : Paolo et Vittorio Taviani et Tonino Guerra, adaptation libre de *Le père Serge* de Tolstoï. Ph. : Giuseppe Lanci. Mont. : Roberto Perpignani. Mus. : Nicola Piovani. Inr. : Julian Sands, Charlotte Gainsbourg, Nastassja Kinski, Patricia Millardet, 112 minutes. Couleur. Dist. : Alliance/Vivafilm.